

# Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

*Le patriote est le dernier refuge des coquins.*

D<sup>r</sup> JOHNSON.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr. >
Six mois . . . . .	3 fr. "
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal

à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## QUE FAIRE ?

Après avoir exposé, en un récent article, les efforts des catholiques sociaux, pour s'emparer du prolétariat; et des intellectuels socialistes, pour nous dominer au nom d'une science officielle; après avoir constaté l'activité des conservateurs, et l'inaction des anarchistes, trop occupés à des spéculations philosophiques, je conclus: Que faut-il faire? Paraf-Javal s'étonne d'une pareille question.

Si vous le savez pas, dit-il, pourquoi parlez-vous? La raison en est bien simple.

Concevant l'anarchisme, non comme une doctrine, mais comme la négation de toutes les doctrines, de tous les dogmes qui constituent des entraves intellectuelles, je ne crois à l'autorité d'aucun pontife, parlant au nom de tous les anarchistes, et ne saurais, en conséquence, m'imposer avec une formule quelconque, en déclarant: Voilà ce qu'il faut faire. Cette attitude pontificale ne convient pas à mon tempérament; de plus, je n'ai pas la prétention, parce qu'anarchiste, d'être infallible et de posséder la science infuse, de tout connaître et d'avoir réponse à tout; j'avoue humblement que les lumières dè mes adversaires, parfois, ou de mes camarades me sont nécessaires, et la question que je faisais n'avait d'autre but que de demander à ceux-ci ce qu'ils croient devoir faire pour sortir de la période que nous traversons. Je reste convaincu que les nombreux camarades qui ont assez des parlottes et des formules, ne laisseront pas ma question sans réponse, que des modes d'action seront exposés, discutés, et que le résultat de cette discussion sera de savoir enfin où nous allons, de nous organiser pour notre lutte contre les tentatives d'exploitation économique ou politique, et qu'il en résultera enfin une renaissance du mouvement anarchiste, sur des bases nouvelles.

Paraf a vu là une occasion de proposer sa formule, et me déclare qu'il est fait de vouloir résoudre le problème social autrement que par l'esprit géométrique.

Cette conception perpendiculaire n'est pourtant pas nouvelle. Né tenant pas compte des faits, et basée sur le pur raisonnement, elle peut servir à démontrer tout ce que l'on veut; il suffit de partir d'un point quelconque et ne pas s'en écarter; son auteur Jan-sénus, grand maître des convulsionnaires de Saint-Médard, et son disciple Pascal, qui furent des novateurs, en leur époque, et qui, par cette méthode, refutèrent les arguties des Jésuites alors tout-puissants, n'en étaient pas moins le premier un théologien, le second un moraliste, c'est-à-dire des spiritualistes, dont les conceptions furent utiles à une époque où les sciences biologiques et sociologiques, insuffisamment développées, ne permettaient pas d'opposer des faits aux théories romaines et jésuitiques; les adversaires de l'ultramontanisme durent tirer tout le parti possible du raisonnement humain, et avec l'aide des théorèmes et des syllogismes, ils tentèrent victorieusement la réfutation des principes de l'église romaine; plus tard, les rationalistes s'inspireront de cette méthode, et pousseront plus loin leur critique.

Mais les temps sont changés, l'esprit géométrique sert aujourd'hui les théologiens de Rome qu'il réfutait jadis, et les prédicteurs, s'en inspirent pour démontrer l'existence de Dieu, l'immaculée conception, et les dogmes du sacré cœur et de l'infalibilité pontificale; les faits biologiques, historiques et sociaux, s'opposant à leurs doctrines, ils n'ont pas d'autres moyens en leur pouvoir.

Paraf, apporte victorieusement cette méthode, et nous propose de l'appliquer à la solution du problème social; s'inspirant de la conception spiritualiste de l'histoire, il attribue à la volonté humaine, à la morale, une part prépondérante dans les événements, alors qu'au contraire, les hommes déterminés par des conditions différentes, dans lesquelles, les intérêts ont une action dominante, subissent les faits et ne les créent point; leur volonté est subordonnée à leurs intérêts individuels, à l'intérêt social du moment, à l'action et aux intérêts du groupe social dont ils dépendent. Aussi, sa façon d'énoncer le problème sociologique, est un véritable tour d'acrobatie, elle équivaut à marcher sur la tête, puisqu'elle va à l'inverse de l'ordre naturel des faits sociaux.

Partant d'un système préconçu, établi ensemble d'une société parfaite, il établit ensuite sa méthode géométrique pour critiquer la société actuelle, sans tenir aucun compte des faits, des nécessités individuelles et sociales, qu'il subordonne à un vague intérêt futur; il nous parle des faux droits de l'homme et des vrais, alors qu'il n'y a ni droits, ni devoirs, mais des possibilités;

il nous entretient de l'organisation du bonheur, alors que le bonheur est une condition morale inhérente à chaque individu, tel bonhomme pauvre, et content de son sort est heureux, tandis que tel millionnaire, pouvant satisfaire toutes ses fantaisies, est cependant malheureux; le bonheur ne saurait donc s'organiser et la réalisation du bien-être et de la liberté pour tous, ne donnera pas fatallement à tous le bonheur.

Puis, à quelle époque de l'histoire et en quel pays, soit dans l'antiquité au moyen-âge, ou aux temps modernes, a-t-il constaté que des individus ont, volontairement, établi, de toutes pièces, des formes de société, qu'ils avaient, par avance, constituées dans leurs imaginations? Je lui demande un fait, un seul, confirmant que les problèmes sociaux qui de tous temps se posèrent, aient jamais été résolus d'une manière aussi simpliste. Mais, peut-être ignore-t-il l'histoire au point de vue économique?

Pour poser le problème social sur son véritable terrain, il est nécessaire de connaître l'origine des sociétés humaines, et des institutions sociales, les causes qui ont amené le développement de ces institutions, les faits économiques qui ont produit l'établissement des différentes formes d'organisations, matriarcat, patriarchat, féodalité, capitalisme; on arrive ainsi à se rendre compte que le problème social s'est posé de différentes façons suivant les époques, et que les institutions de l'esclavage, du servage, du salariat, ont constitué des solutions répondant à des nécessités sociales.

Paraf a une conception de l'histoire bien plus simple, et qui n'exige pas de fatigue cérébrale pour être établie: l'humanité est un troupeau qui s'est laissé dominer par des roublards, les institutions sociales: état, patronat, armée, commerce, propriété,

et ne s'en écarter; son auteur Jan-sénus, grand maître des convulsionnaires de Saint-Médard, et son disciple Pascal, qui furent des novateurs, en leur époque, et qui, par cette méthode, refutèrent les arguties des Jésuites alors tout-puissants, n'en étaient pas moins le premier un théologien, le second un moraliste, c'est-à-dire des spiritualistes, dont les conceptions furent utiles à une époque où les sciences biologiques et sociologiques, insuffisamment développées, ne permettaient pas d'opposer des faits aux théories romaines et jésuitiques; les adversaires de l'ultramontanisme durent tirer tout le parti possible du raisonnement humain, et avec l'aide des théorèmes et des syllogismes, ils tentèrent victorieusement la réfutation des principes de l'église romaine; plus tard, les rationalistes s'inspireront de cette méthode, et pousseront plus loin leur critique.

Mais les temps sont changés, l'esprit géométrique sert aujourd'hui les théologiens de Rome qu'il réfutait jadis, et les prédicteurs, s'en inspirent pour démontrer l'existence de Dieu, l'immaculée conception, et les dogmes du sacré cœur et de l'infalibilité pontificale; les faits biologiques, historiques et sociaux, s'opposant à leurs doctrines, ils n'ont pas d'autres moyens en leur pouvoir.

Paraf, apporte victorieusement cette méthode, et nous propose de l'appliquer à la solution du problème social; s'inspirant de la conception spiritualiste de l'histoire, il attribue à la volonté humaine, à la morale, une part prépondérante dans les événements, alors qu'au contraire, les hommes déterminés par des conditions différentes, dans lesquelles, les intérêts ont une action dominante, subissent les faits et ne les créent point; leur volonté est subordonnée à leurs intérêts individuels, à l'intérêt social du moment, à l'action et aux intérêts du groupe social dont ils dépendent. Aussi, sa façon d'énoncer le problème sociologique, est un véritable tour d'acrobatie, elle équivaut à marcher sur la tête, puisqu'elle va à l'inverse de l'ordre naturel des faits sociaux.

Partant d'un système préconçu, établi ensemble d'une société parfaite, il établit ensuite sa méthode géométrique pour critiquer la société actuelle, sans tenir aucun compte des faits, des nécessités individuelles et sociales, qu'il subordonne à un vague intérêt futur; il nous parle des faux droits de l'homme et des vrais, alors qu'il n'y a ni droits, ni devoirs, mais des possibilités;

on fait de superbes discours, pour aller se coucher, en attendant la Révolution.

S'adressant à d'autres camarades, Paraf déclare qu'il y a mieux à faire que se mettre à la remorque de bouteurs d'hommes.

Il oublie qu'il fait partie de la frange-maçonnerie, où l'on donne à manger du curé au peuple, comme d'autres lui donnent du juif, pour créer une diversion.

Est-ce l'esprit géométrique qui lui a dicté cet amour du triangle?

Il rigole, dit-il, moi aussi.

Si beaucoup, moi par exemple, qui n'ai que vingt-trois ans d'âge, ont le défaut d'être jeunes, Paraf a le défaut d'être jeune dans le mouvement anarchiste; j'y ai débuté il y a huit ans, à un âge où d'aucuns jouent encore aux billes, où usent leurs fonds de culotte sur les bancs des collèges, j'y ai donc plus d'expérience que lui, et puis lui déclarer qu'il se guérira de ses naives ardeurs de néophyte, surtout lorsqu'il aura avalé toutes les formules que j'ai gobées comme autant de couleuvres. Aujourd'hui, je ne marche plus. Les faits m'intéressent davantage que les plus belles théories, et si j'ai fait une diversion à ma besogne habituelle de documentation, j'espère bien y retourner et n'en plus sortir.

Un mot pour terminer: Si Paraf veut me répondre, qu'il évite les épithètes dont il gratifie habituellement ses contradicteurs, les insultes constituent l'argument des gens en mauvaise posture, et ne sauraient, en aucune sorte, être admises comme réfutations.

Georges Paul.

## PROPOS D'UN SANS-PATRIE

*Le Congrès antimilitariste.* — A l'heure où nous mettons sous presse, nous, ne savons encore rien sur le congrès d'Amsterdam, si ce n'est qu'un grand meeting a eu lieu sous la présidence de Damel: Domela Nieuwenhuys a prononcé un grand discours dans lequel, après avoir fait allusion à Hugo, Tolstoï, Zola, il a exprimé l'espoir de voir l'Internationale renaitre.

Les délégués du Groupe de Paris, au nombre de cinq, étaient les camarades Yvetot, Delale, Janvion, Almeryda et Gonon. D'autres, à titre personnel, s'étaient rendus également au congrès.

La semaine prochaine, nous donnerons d'autres détails.

*Un Brutus modern style.* — Celui de Rome sacrifiait son fils à la cause de la Liberté, ce qui déjà nous paraissait excessif, mais le Brutus français fait mieux: il livre son enfant aux autorités militaires, pour la plus grande gloire de la Patrie!

Au mois de mai dernier, le caporal Paul P..., du 43<sup>e</sup> d'infanterie de ligne, avait eu, avec un sous-officier de son régiment, une violente discussion, à la suite de laquelle il était menacé d'être traduit devant le conseil de guerre de sa région.

Effrayé, il déserta et se réfugia en Belgique, où il réussit à trouver du travail dans les mines de Vouillet.

Or, il y a quelques jours, son père alla le trouver en Belgique et lui annonça que sa mère, gravement malade, désirait le revoir avant de mourir. Paul P... n'hésita pas un instant et partit pour Maubeuge où habitaient ses parents.

Mais, à la descente du train, près de la frontière, à Sous-le-Bois, il fut saisi par les gendarmes qui, prévenus par le père, l'attendaient.

On demeure épouvanté devant la révélation de telles mentalités. Que dire de ce père qui assume volontairement la capture de son fils et, pour arriver à ses fins, ne craint pas de lui mentir ignominieusement et de faire appel à ses sentiments d'affection maternelle? Voilà donc ce que peut le Patriotisme.

Non seulement il transforme les gens les plus paisibles en brutes et en tueurs, mais encore, il fait du père, le bourreau lâche et vil de son enfant.

Parions que les nationalistes vont hisser ce « héros » sur un piédestal.

Cependant, après avoir livré son fils, le père, estimant qu'il était inutile de laisser l'argent se perdre, retourna en Belgique pour réclamer à la direction des mines de Vouillet la quinzaine du déserteur.

Ne trouvez-vous pas que ce Brutus a des petits côtés?

*Sous la botte.* — Dans cette affaire de Neuilly, dont nous parlons par ailleurs, on a pu constater avec quel sans-gêne et quel cynisme messieurs les soldards traitent les « pékins » quand ils se croient en pays conquis.

Le 9 avril, la gendarmerie, la cavalerie

et l'infanterie envahissent le village et en gardent les issues. Alors commence l'enquête la plus fantastique qu'on puisse imaginer. Le pays entier est occupé par les soldards, qui logent dans les immeubles du patron Cayez. Un maréchal des logis poursuit cette enquête dans le cabinet du directeur de l'usine. La moitié du pays défile devant ce terrible interrogateur. Injures et menaces sont prodigieuses.

Les gens sont espionnés dans les rues, on écoute à leur porte. C'est le régime de la terreur. Ces mêmes gendarmes attaquent gaillardement les femmes qui n'osent plus sortir le soir, s'affichent avec les filles pour narguer les ouvriers, courrent les cabarets et sont, « au dire du maire », dans un état d'ivresse perpétuel.

Nous ne nous attarderons pas à nous indignez contre les agissements de cette soldatesque. Une telle attitude nous paraît absolument logique et naturelle. L'armée, en effet, n'est-elle pas instituée pour garder le capital et mitrailler les travailleurs qui osent se plaindre de leur sort?

Quelques pensées à méditer:

« L'homicide en temps de guerre est permis. Mais puisque tous les malfaiteurs sont de l'aveu de tous, en état de guerre déclarée contre les institutions, l'assassinat est, par le fait, légitimé. »

« Qu'est-ce que la Famille, la Religion, la Patrie? ...

« Tout n'est au fond que question de temps; peuples et individus, sagesse et folie, paix et guerre; au demeurant, tout sur terre n'est qu'hypocrisie et jonglerie. Une fois tombé ce masque de chair, il doit être bien difficile de distinguer entre le Prussien et l'Autrichien, quand leurs squelettes sont proprement préparés.

« Cela devrait guérir de tout patriotisme. »

« L'anthropophagie a été naturellement rayée du programme de la guerre civilisée. C'est son seul résultat utile... »

« Quel est le gredin, le vendu, l'abomination sans-patrie qui a écrit ces lignes?... »

« C'est M. de Bismarck, ex-chancelier de l'Empire allemand. »

Victor Méric.

## Une race de Soldats

Sous ce titre poétique, parfumé, Jean Frollo a écrit une tartine contenant une série de perles.

Il est un nombre de plus en plus considérable de personnes pour qui mourir pour la patrie n'est pas digne d'envie.

Le rédacteur du *Petit Parisien*, vaillant citoyen, n'est pas de celles-là. Il convient de l'en féliciter à rebours.

Tonnerre de diable, se faire crever la paillasse pour les beaux messieurs de la gouvernance, affronter la mort avec une indescriptible miséricorde parce qu'il a plu à un tas de farceurs ou de fous de décréter la boucherie au nom du commerce, de l'industrie et autres affreuses plaques, cela paraît tout naturel à l'ardent pluminif. Que n'est-il allé en Extrême-Orient combattre aux côtés des Slaves, victimes aveugles du petit Nicolas.

Jean Frollo, analysant l'armée moscovite, s'exprime dans ces termes :

« Le soldat russe est, avant tout, un être de dévouement. » Malheureusement, monsieur le publiciste.

« Chez lui, l'obéissance est faite d'un double dévouement: dévouement au chef qui commande, dévouement à l'empereur, au nom de qui tout chef commande. Sa docilité ne discute pas. »

Pondeur de lignes, le soldat russe est dévoué, obéit par ignorance, par peur, par abrutissement. Plus instruit, moins ensauvagé, il ne marchera plus.

« Quand même il voit la mort en face, nulle défaillance physique ne le détermine à manquer à la consigne. Il y demeure fidèle jusqu'au bout. »

Une fois au bal, il est obligé de danser. Il préférerait, sans doute, se livrer à

pratiquent de bon cœur le précepte qu'on lui sur les murs des chambres : « Frappe toujours. N'arrête pas. Si la baionnette se casse, frappe avec la crosse. Si la crosse manque, frappe avec les poings. Si les poings défaillent, accroche-toi avec les dents... » Superboso !...

Délicieux, ce précepte. — Profond comme l'amour, pur comme les neiges éternelles.

A la bonne heure ! voilà des héros, des civilisés. Empressons-nous à les statuer et de porter aux nues leur sage admiration.

Il est déplorable de ne pas lire après le panégyrique des abbateurs — ou abatibus — siéries un éloge bien senti des diables rouges qui, eux aussi, sont de bouillants expéditeurs — ou expédiés — ad patres.

« Pour notre Petit père le Tsar Nous crierons tous : Hourra ! Hourrah ! Il est notre lumière et notre aurore. Il est notre lumière et notre aurore.

Le petit père le Tsar ressemble à Ugolin : il mange ses enfants.

Monsieur Frollo en est enchanté. Le brave penseur ! Le suave styliste !

Le sang des autres ne lui coule rien, il le prodigue sans compter. Les larmes des pères, des mères, des frères, des sœurs, des fiancées ne valent pas l'encre qu'il répand.

Le journalisme ainsi entendu me fait vibrer avec profit, me réconforte intensément. Je suis fier de savoir que la France compte une quantité appréciable de philosophes aussi humains.

Le Petit Parisien, dont le tirage est supérieur à celui du Petit Journal, peut redéigner hautement son œuvre émancipatrice.

La presse joue un beau rôle : elle arrache l'individu aux souillures du passé, le délivre des erreurs du présent ; avec une fiévreuse impatience, elle purge le terrain social pour les semences futures de l'idéal.

Des articles comme celui de Frollo sont des gestes nobles.

Compréhension raffinée, instincts d'harmonie collective, la presse ne nous sert pas toujours de tels régals. Gloire à Frollo l'infrétable !

Antoine Antignac.

## Causerie Féministe

Les études féministes se succèdent dans le Libertaire, apportant chacune, et tour à tour, un contingent d'opinions masculines d'ordre divers. Tels arguments nous surprennent, d'autres nous révoltent ; quelques-uns nous agacent. M. Antignac se rapproche considérablement des féministes. S'il a utilisé (comme il dit) quelques-unes de ses phrases, qu'il croie bien que ce n'était nullement pour me parer des plumes du paon, mais pour prouver à ceux qui nous accusent d'être antimasculinistes, l'absurdité de ce reproche. Si le fait de parler des défauts ou vices des hommes constitue un délit prouvant la haine, excitant la lutte des sexes, prêchant l'horreur du mâle, il est clair que le camarade serait donc cent fois plus coupable que nous.

Jamais aucune féministe n'a été aussi loin, en paroles du moins, car en pensée !!! Une de ses phrases, à l'emporte-pièce, m'étonne pourtant ; je suis encore obligée de citer : « Que la femme ne se soulevera contre la bestialité de l'homme, sa sécheresse, ses exigences ! »

Comment donc, mais les femmes ne se sont soulevées que pour cela !... Le féminisme n'a pas d'autre point de départ. On a beau nous observer que le principe de l'autoritarisme de l'homme, écrasant la femme, a sa source dans le dogme religieux, qui le déclare supérieur ; dans le militarisme, qui consacre le droit du plus fort, et dans les lois qui lui confèrent tous les droits ; mais la logique implacable répond par cette question : Qui a fait les dogmes religieux ? Des hommes ! Qui a inventé l'odieuse institution de la guerre ? Des hommes ! Qui a fabriqué ces lois injustes ? Des hommes !

Et quelques-uns s'étonnent que nous soyons révoltées contre eux !... Certains s'indignent, lancent l'anathème, l'injure même, contre celles qui sont assez courageuses pour affronter le public. Au premier mot sur ces questions, qui intéressent au plus haut degré l'émancipation de l'humanité entière, des cris sauvages s'élèvent, des regards furibonds se croisent et des protestations véhémentes sont lancées. C'est contre nature, dit-on, ce sont des délaissées, ou dédaignées de l'amour qui veulent se venger de leurs déboires en soulevant les autres contre l'homme ; il s'en trouve qui vont plus loin... des mots singuliers sont prononcés : lesbiennes, androgynes... Nous pourrions renvoyer l'insulte par d'autres épithètes, non moins significatives et beaucoup plus connues... mais nous méprisons... Le public masculin trouve plus commode de s'indigner que d'argumenter.

Un point sur lequel on est sûr de le soulever est celui qui a rapport à l'amour (qui devrait être le trait d'union naturel, intellectuel et sentimental). C'est qu'ici se révèle, dans toute son horreur, le malentendu formidable qui existe entre les deux moitiés du genre humain.

Déjà, bien des fois, nous l'avons signalé sans succès ; la question n'a pas avancé d'une ligne ! Le cerveau masculin, saturé d'un matérialisme grossier, est absolument réfractaire à toute conception sentimentale.

L'homme ne connaît que l'amour sexuel (voyez les articles de M. Duchmann), c'est-à-dire l'instinct animal, irréfléchi, spontané ; si au moins il s'en tenait à l'amabilité !... car enfin, nous outrageons souvent les bêtes dans ces comparaisons ; les plus sauvages sont supérieures à l'homme dans leurs amours ; certaines ont des mœurs qui pourraient servir de modèle par leurs qualités affectives, apportant dans leurs unions, la poésie, le mystère, la grâce qui

séduit, la tendresse, et le charme puissant que révèle le chant de l'oiseau !... le dévouement même n'est pas rare chez les animaux élevés dans l'évolution des êtres. La femme conçoit l'amour tout différemment ; chez elle, le cœur (c'est-à-dire les sentiments) joue le premier rôle ; l'immense majorité ne peut concevoir l'idée d'une union bestiale, d'où est exclue l'affection, l'estime, la délicatesse, les égards reciproques sans lesquels la vie à deux est d'une tristesse morne qui ne tarde pas à dégénérer en dégoût... le divorce s'en suit, ou rupure...

Devant cet abîme creusé entre l'homme et la femme, le plus intrépide reste songeur. De quelque côté qu'on envisage la question, on entrevoit la vérité, la seule capable de donner une solution décisive. Il faut mettre la morale à la base de l'éducation des jeunes gens.

Cleyre YVELIN.

## L'HYGIÈNE DU CERVEAU

J'ai commencé à peine à éluder que quelques critiques, tant sur le fond que sur la forme, me parviennent. Je pense qu'il est utile d'y répondre immédiatement et de ne pas passer autant que possible se peut à une autre branche, avant d'avoir achevé le travail commencé précédemment.

Et tout d'abord, celle qui touche le fond même de notre travail. « Il est puéril de consacrer son effort à tels escarmouches et ce n'est qu'après le grand travail que l'on pourra s'occuper du plus ou moins de valeur de l'enseignement des enfants. »

D'abord, camarade, je ne consacre pas mon effort, mais un effort, conservant pour des travaux parallèles une même vitalité. Ensuite, vouloir dès maintenant ne pas laisser abruter nos enfants, n'est-ce pas prendre le problème à sa base ; faire se développer des individus d'une façon intégrale, n'est-ce pas former des cerveaux prêts à la compréhension scientifique de la vie sociale, et par conséquent prêts à lutter contre l'erreur actuelle.

Avec les individus médiocres, n'avons-nous pas double travail à faire : à débarrasser leur cerveau, c'est-à-dire à le débarrasser de toutes les erreurs, de toutes les tromperies dont on s'est plus à le charier, enfant ; ensuite à les mettre en face des vérités démontrées pour qu'ils puissent se faire un jugement personnel. Et combien de fois n'est-il pas trop tard, l'éducation leur ayant formé une seconde nature. Nous voyons dans cette lutte le surmenage du cerveau (pour ne pas dire plus) une lutte parallèle à celle contre le surmenage de leur corps. Si nous trouvons bon de voir se développer près de nous des individus normaux, ne laissons gagner par aucun rouille, par aucune maladie, leur cerveau et leur corps.

Et sur la forme : « Vous semblez ne pas aller assez loin. Pourquoi conservez-vous encore ces formes multiples pour les mêmes sons ; CERVEAU devrait s'écrire SERVO, ce serait bien plus simple. » Sans doute. Mais ne faut-il pas mettre entre les individus de maintenant et ceux à venir et entre tout le bagage littéraire d'aujourd'hui et celui de demain comme un pont. Le Reformiste appelle cela faire l'éducation de l'œil. En effet, lui seul est blessé en la circonspection ; on peut s'en rendre compte en écoutant lire un article en orthographe réformée on ne trouvera pas de différence ; la sonorité de la langue n'est pas touchée. Ramener toute une littérature à une forme rationnelle n'est pas une besogne qui se fait facilement. Toucher à la sacré-sainte orthographe est déjà un sacrilège qui commence la débâcle.

« Vous croyez que l'on fatigue le cerveau de l'enfant par l'étude de l'orthographe. C'est une erreur. L'enfant apprend cela tout seul et peu à peu par l'habitude, par la lecture. »

Je pourrais conseiller à notre camarade de jeter un coup d'œil chez les primaires et d'observer la place que tient dans le programme l'enseignement de la langue et de ses chinoiseries, ainsi que l'importance qu'en lui donne ; il pourrait aussi suivre, dans les examens des toutes dernières années, la tirade de l'orthographe. N'a-t-elle pas été la loize servant à mesurer la taille intellectuelle de l'enfant. A partir de cinq fautes, il n'est pas de salut.

Je ne rappelerai pas ce que j'étais dans le précédent article mais je citerai quelques doubles consonnes dont le jeu ignoré brisa parfois une carrière ; par exemple : matelote et gibetotte, chariot et charrette, patronat et patronne, honorable et honneur, donateur et donner, naturaliser et naturelle, homicide et homme, persifler et siffler, abatis et abattoir, je cache et j'achète, etc., fantôme et phénomène, cristal et mystère, colère et choléra.

Et je demanderai ensuite au camarade si, en outre des valeurs différentes des différents dialectes, le cerveau de l'enfant n'est pas détourné par la prononciation différente des mots des frases suivantes : Nous portions des portions. — Le fils tisse les fils. — La jeune fille et son parent se parent de fleurs, etc. ; par la série des huites, tant au commencement des mots qu'à l'intérieur, l'emploi du ch, etc., je n'en finirais pas. Je lui demande si tout cela s'apprend par un coup de baguette et si non, il reconstruirait avec moi quel labour inutile on impose à l'enfant, non seulement au détriment de sa jeunesse proprement dite, mais au détriment du développement de son individu.

Anna MAHE, institutrice  
aus Causeries Populaires.  
30, rue Muller.

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le recouvrement par la Poste.

## A PROPOS DES SYNDICALISTES

### Réponse au camarade Drey

J'ai trouvé, camarade, vos idées excellentes, mais je crois qu'elles gagneraient à être complétées. Vous partez de ce principe que le but des travailleurs étant de pour suivre leur émancipation, ils doivent se grouper et coordonner leurs efforts. Jusque là, c'est très bien ; mais où je refuse de vous suivre, c'est quand vous nous invitez à entrer dans les syndicats.

Les syndicats actuels ne sont guère autre chose que de petits Palais-Bourbons ; on y fait de la politique, des discours où l'on parle de réformes ; on y discute fort ; mais la Révolution est renvoyée aux calendes grecques. Les quelques libertaires qui s'y trouvent ne peuvent qu'y perdre leur temps, à moins qu'ils ne se décident à constituer des syndicats réellement éducateurs de l'ouvrier.

Voici, à mon avis, ce que devraient être les syndicats : 1<sup>e</sup> ils devraient se composer d'un seul bureau avec le moins de monde possible pour s'occuper seulement de l'affichage, des demandes d'emploi, des conférences, de la recette du soir. Je me les représente sous la forme de hall avec au milieu une grande salle servant aux conférences. De cette façon, on n'aurait ni syndicats riches ni syndicats pauvres. Pas de syndicats marchant bien et d'autres marchant mal.

2<sup>e</sup> Pas d'inscriptions sur les registres, de noms et d'adresses, l'ouvrier gardant ainsi son entière liberté.

3<sup>e</sup> Chaque ouvrier sans place recevrait à son entrée un numéro qui servirait à le classer ; il pourra s'inscrire pour des corps de métiers différents. Cela éviterait toute injustice.

Il me semble que ce mode de groupement vaudrait beaucoup mieux au point de vue libertaire, que le mode actuel. En ce moment, en effet, les syndicats accaprent les places, tout comme les bureaux de placement et exigent, en guise de paiement, que l'on soit syndiqué. Comme, syndiqué ou non, on n'en a pas moins besoin de vivre, il est très mauvais de diviser ainsi les prolétaires en deux classes : les syndiqués et les non syndiqués. En fait de classes, nous n'en connaissons que deux : les patrons et les propriétaires.

Je soumets cette idée à peine ébauchée à tous ceux qu'intéresse le sort des travailleurs.

E. Cuvillier.

## L'organisation du bonheur<sup>(1)</sup>

### CHAPITRE III

#### L'ABSURDITE DE LA PROPRIÉTÉ (Suite)

##### CONCLUSIONS DU CHAPITRE III

Je vis. J'assimile, j'élimine. La substance ambiante agit sur moi, j'agis sur elle. Je prends, je transforme, je résiste. Ce qui est momentanément ma substance, circule sans cesse, comme le reste de la substance et participe au mouvement de la substance universelle.

Je vis. Cela veut dire : je m'empare de certaines substances solides, liquides ou gazeuses que je choisis et que je trouve sous des formes diverses (minérales, végétales, animales) ; mon organisme détruit ces substances, en fait de la substance humaine qui fonctionne comme telle, captant (comme toutes les autres substances) ce qui lui convient, rejetant les substances extrémement, les résidus.

Quelles sont ces substances que je capte et que je rejette et qui, à un moment donné, sont moi ? Quelles sont ces substances circulantes que l'appelle moi et qui circulent elles-mêmes au milieu de la circulation universelle de la substance ? Quelles sont ces substances qui, tout à coup, sont moi ; qui, un instant auparavant, faisaient partie d'autres combinaisons et qui tout à l'heure feront partie de combinaisons extérieures à moi-même ?

(A suivre.)

Paraf-Javal.

## LES RÉPONSES<sup>(2)</sup>

Le camarade Henri Zisly nous écrit :

« D'après les récits, légendes, relations de voyages, il est permis de supposer que l'âge d'or a existé. On ne peut évidemment qu'en faire la supposition, car l'affirmation catégorique est impossible. Pourtant, ce me semble logique de le croire pour quiconque a quelque peu étudié les divers stades que l'humanité a accomplis jusqu'à ce jour ; et le fruit de ces études nous incite à le penser formellement. »

« Quand l'âge d'or prit existence, l'humanité était bien faite, elle ne devait pas aller au delà, elle devait se maintenir dans son état normal, rationnel. Pourquoi évolua-t-elle dans le chaos de la civilisation ? Par les agissements de quelques peuples par des artificiels besoins. Pourquoi enfin ces esprits concourent-ils ces faux besoins ? Parce qu'ils étaient victimes d'une défectuosité momentanée de la Nature et que l'on ne fit rien pour l'anéantir, bien au contraire. De là, ont surgis tous les maux qui nous assègrent aujourd'hui ; c'est pourquoi nous devons réagir et combattre les scientifiques de toutes catégories. »

\* \* \*

Le camarade Buatori, de Chalon-sur-Saône, nous écrit :

« La réponse du camarade Henri May, de Toulon, reflète complètement ma pensée. J'ajouterais les quelques lignes suivantes : »

« Si la science a prouvé — comme je suis

en droit de le croire — que le développement des hommes a été tout d'abord un concours de circonstances, puis une lutte constante contre les éléments hétérogènes qui composent la vie, j'en déduis que la matière organisée agissant par pur instinct pouvait, dans bien des cas, se détruire elle-même en partie pour que les autres parties puissent vivre.

« Partant de cette hypothèse, l'homme ayant besoin de s'organiser pour lutter contre d'autres éléments, la société — coopération — se forma ; et, en tenant compte de la constitution de chaque être, on arrive à reconnaître que — naturellement — sans calcul préalable, le parasitisme a pris naissance. Le mal existe donc parce qu'il était fatal ; la grande coupable est la Nature qui nous a créés dans un état de complète ignorance, ne nous donnant pour nous guider que l'instinct de la conservation.

« Le remède se trouve dans les connaissances scientifiques. Lorsque l'individu saura, il ne voudra plus être autre chose qu'un coopérateur travaillant à vaincre tous les éléments qui sont contraires à son bonheur. »

\* \* \*

Le camarade Albert Le Plébien, de Grenoble, nous écrit :

« Je suis fermement convaincu que l'âge d'or a existé. A l'apparition de l'homme sur la terre, la Nature, en mère prévoyante, lui ayant donné tout ce qui pouvait assurer son bonheur, l'homme a dû vivre librement, d'une vie saine et sans entrave. Incapable de comprendre le bonheur dont il jouissait, l'homme a voulu dompter la Nature et se substituer à elle ouvrant ainsi la porte à tous les maux qui affligent l'humanité.

« Le premier agriculteur fut le premier autoritaire. Lorsqu'il eut défriché un morceau de terrain et qu'il dit : « Cette terre est à moi », la propriété fut constituée. Obligé de défendre cette propriété, la force armée prit naissance. L'exemple s'étant propagé, les hommes devinrent pasteurs ou agriculteurs. Ceux qui ne purent rien s'approprier furent contraints, pour vivre, de travailler pour les autres ; ce fut l'esclavage.

« D'innovation en innovation, de découverte en découverte, d'invention en invention, les hommes sont devenus ce qu'ils sont aujourd'hui, des machines à produire pour le compte de leurs exploitants. Si c'est là ce qu'on nomme la civilisation, retournons au plus tôt à la vie simple, saine et sans luxe que nous n'aurions jamais dû cesser. »

\* \* \*

Emile Armand nous écrit :

« Les deux questions posées par le camarade Fouqué sont impossibles à résoudre par la bonne raison que nous sommes obligés de nous en tenir à des conjectures. Depuis combien de temps l'espèce humaine vit-elle en société ? Quelles civilisations ont précédé la nôtre ? Quelle est l'histoire politique, sociale, géologique des peuples disparus, des continents effondrés ? Combien d'autres points d'interrogation encore se dressent et ne peuvent provoquer de solutions satisfaisantes, me semble-t-il. Nous n'avons aucun élément certain pour nous déterminer dans nos réponses et celles-ci reflètent plutôt une opinion personnelle qu'une déduction raisonnée.

« Certains poèmes, certaines légendes, certaines religions nous apportent, revues et corrigées, les traditions d'un lointain passé — échos assourdis d'un âge d'or, d'un Paradis terrestre, d'une Béthique d'une espèce ou d'une autre, de sociétés pastorales harmoniques. A cette idée se raffiche celle du péché originel, de chute morale, puis, conséquence inévitable : nécessité d'un Sauveur, d'un Rédempteur d'un genre ou d'un autre, qui f

maine, cela en faisant réfléchir autrui, en écrivant comme s'ils se trouvaient dans une société composée d'êtres sains, car rien n'encourage plus autrui à devenir sain que de se conduire sainement soi-même, c'est-à-dire en être libre et conscient."

## ARBITRAIRE

Nous recevons, avec prière d'insérer, la protestation ci-dessous :

Brest, 28 juin.

Citoyen rédacteur,

Un acte arbitraire et révoltant, une mesure ignoble, mesure prise par un représentant du gouvernement vendu à on ne sait quelle caste, réactionnaire ou cléricale, et tendant à supprimer notre liberté d'action vient d'être commis dans notre ville.

Alors qu'aucun motif ne l'imposait, des mesures d'ordre des plus formidables ont été prises, mesures sous tous les points arbitraires, car elles ne tendaient qu'à provoquer de paisibles citoyens réunis à la salle de Venise, le jeudi 23 juin, pour défendre et discuter les intérêts de leur coopérative.

A la suite de cette réunion, et, à seule fin de protester contre cette mesure ignoble, il a été proposé et voté par l'assemblée l'ordre du jour suivant :

"Les citoyennes et citoyens réunis le 23 juin 1904 à la salle de Venise, afin de s'entendre sur l'extension à donner à leur coopérative ouvrière l'"Égalité", apprenant que deux brigades de gendarmerie à pied et à cheval stationnent à la porte de la salle,

"Se demandent si la population ouvrière de Brest ne pourra plus s'assembler pour discuter ses intérêts et ses affaires privées sans encourrir le risque d'être les victimes des brutalités et des vexations policières et gendarmeries.

"Se demandent de quels droits la liberté la plus primitive, celle de la rue, est aussi outrageusement violée par les représentants d'un gouvernement de première défense républicaine.

"Se demandent si dans un but essentiellement pacifique, nous ne pouvons plus avoir de réunions pour la discussion de nos intérêts particuliers et commerciaux, sans risquer de se faire écraser sous les pieds des chevaux d'une soldatesque férocité.

"Constatant que rien dans la ville ne donne prétexte à de semblables provocations.

"Blâment toutes les autorités responsables de ces mesures ignobles.

"Envoient l'expression de leur plus profond mépris aux dirigeants coupables d'exposer la vie de nos femmes et de nos enfants à l'arbitraire des policiers et monchards qui ne demandent qu'à frapper et à maltraiter.

"Constatant par là, que tous les gouvernements se valent et qu'ils ont tous pour but d'opprimer les travailleurs, même quand ils ne donnent aucun prétexte à cette oppression et à ces brutalités.

"Préviennent notre cher premier ministre Combes, qu'il ne suffit pas aux travailleurs de manger du curé, et, que nous réclamons énergiquement la mince part de celle de liberté que nous accordé la société actuelle, et le renvoi immédiat des troupes et des gendarmes de la ville de Brest."

Recevez, citoyen, l'expression de nos sentiments fraternels.

Pour le conseil d'administration :  
L'administrateur délégué,  
Y. LE BRAS.

Sous le titre *Le Réveil de l'Esclave*, des camarades d'Algier font paraître un nouvel organe de combat.

*Le Réveil de l'Esclave* est hebdomadaire, 5 centimes le numéro. Adresse : 8, rue Bab-Azoun, à Alger.

Prière aux amis d'envoyer des articles, abonnements et souscriptions à l'adresse ci-dessus.

Bonne chance et longue vie au nouveau compagnon de lutte.

## L'ESCLAVAGE

(Suite)

Voyons un peu maintenant l'esclavage en Russie ; on nous écrit de Saint-Pétersbourg :

« De graves désordres ont éclaté récemment parmi les prisonniers politiques d'une maison de détention de Saint-Pétersbourg. Ces désordres avaient été déterminés par l'incarcération dans le "trou noir" de prisonniers coupables d'avoir applaudi une déclaration révolutionnaire faite par l'un d'entre eux. Dans le but d'arracher ces malheureux à leur prison humide et obscure, les autres prisonniers refusèrent toute nourriture pendant plusieurs jours. Des soldats furent alors placés dans les cellules des prisonniers rebelles qu'ils consolaient à coups de triques. Le grand-duc Vladimir, chef du district militaire de Saint-Pétersbourg, vint enfin faire une enquête sur place et mit fin à ce scandale.

Des désordres analogues ont eu lieu dans la prison de Viborg, où vingt prisonniers, pour la plupart des étudiants, ont été maltraités, enchaînés et jetés dans des oublieuses. »

Le gouvernement russe continue de se vir contre les massacrers de Kischineff. Voici la dépêche qui nous arrive d'Odessa :

« La seconde fournée, composée d'une centaine d'inculpés des massacres de Kischineff, a passé en jugement. Ils ont eu des amendes variant de 1 à 20 roubles. »

Vingt roubles pour quelques juifs écorchés vifs ! ça n'est vraiment pas cher, pour arriver à rire et s'amuser en société... russe ! Mais, attendez ; voici une petite des-

cription donnée par mon confrère Crucy, qui ne manque pas de saveur :

« Dès le premier jour, l'hôpital israélite s'étant trouvé envahi, on transporta les victimes à l'hôpital communal, dont le médecin, le docteur Dorochevski, était chrétien. Voici quelques passages de son rapport (*notons que ce praticien est aujourd'hui incriminé et poursuivi pour avoir laissé publier ces passages*) :

1° Sarah Pouargi : deux clous enfouis dans les narines ont pénétré dans le crâne. Mort.

2° Lys : ramassée au coin des rues Sietschnaia et Gostinaia, les mains et les pieds désarticulés.

3° Chareton : les lèvres coupées et la langue arrachée avec un instrument qu'on suppose être des tenailles.

4° Zeltner : recueilli sur le pavé de la rue Kirowska, on dut être jetés par la fenêtre de la hauteur du deuxième étage.

Et ainsi jusqu'à trente cas déclarés par le praticien comme incurables et devant déterminer soit la mort, soit une infirmité à vie.

« Le soir du second jour de Pâques, dit un témoin, Kischineff était transformée en un cirque sanglant, où une partie de la population remplissait le rôle du public et se réjouissait au spectacle des souffrances des torturés infligées à l'autre partie. »

« J'ai vu à l'hôpital israélite, racontait le lendemain de ce troisième jour le correspondant des *Novosti*, j'ai vu un malheureux déjà borgne, auquel on avait crevé l'œil qui lui restait. J'ai vu une vieille femme que les coups avaient défigurée. J'ai vu des vieillards et des hommes si cruellement mutilés qu'ils étaient devenus fous. Nombre de jeunes filles juives avaient subi digne violences... »

L'instruction judiciaire qui suivit fut de pure forme : il apparut dès le début qu'on ne se proposait qu'une fin, sauver les apparences et étouffer l'affaire. Un juge, M. Davidovitch, qui avait pris une part notable à la préparation des troubles, et qui depuis a continué sous le pseudonyme de « Vitsch » sa collaboration au journal *Le Bessarabietz*, fut mis à la tête de l'instruction !

On eût attendu, pour le moins, que ce journal fut incriminé, poursuivi ; que le vice-gouverneur Oustrougov fut déplacé, casse ! Mais ces mesures eussent impliqué la mesure suprême, la destitution de M. de Pleïche lui-même, de cet homme d'Etat qui avait ingénument quelques jours après les massacres que « le point faible de la situation à Kischineff avait été l'apathie de la police », et que « il était très difficile d'amener la police et les soldats à protéger les juifs ».

Or, comment obtenir jamais que M. de Pleïche, ministre de l'intérieur et chef du Sain-Synode à la fois, puisse concilier ces deux fonctions ?

Aussi il commença à y avoir des révoltes et c'est ainsi que le prince Zagarine a été tué par les paysans survivants qu'il faisait massacrer à coup de fusil par ses gardes, et que le prince Ouroussoff a été blessé.

J'eus bien que nous pourrions ne pas nous occuper des affaires et des crimes de nos bons amis les catholiques russes ; mais cependant, pour qu'il en soit ainsi, il faudrait qu'ils aient la pudeur de nous laisser tranquille chez nous.

Or, tout le monde sait que le gouvernement russe entretient une escouade de policiers-mouchards à Paris pour donner des ordres au gouvernement de la République, d'expulser les révolutionnaires qui lui déplaisent, ou même de les arrêter. C'est une honte ! Il est temps que l'on flanque à la porte son ignoble escouade de mouchards.

Il me reste à dire un mot aujourd'hui de l'esclavage aux Etats-Unis, où il est toujours maintenu violemment par les négriers. Voici deux des dernières informations entre mille aussi tristes :

« Cinquante hommes, non masqués, sont entrés dans la ville de Basin of Mines (Nouvelle-Ecosse). Ils ont enfoncé la porte de la prison, tué le second shérif qui essayait de s'opposer à cette invasion. Alors ils ont pénétré dans les cachots et ont tué deux prisonniers, détenus sous accusation de meurtre.

« On redoute d'autres lynchages suivis de lentes sanglantes. »

« A Danville (Illinois), un nègre tua un blanc d'un coup de feu au cours d'une querelle. Le nègre fut conduit en prison ; mais bientôt la foule se massa devant la maison d'arrêt, en brisa les portes, s'empara du nègre et le tua en le foulant aux pieds ; puis, son cadavre fut traîné à quelque distance et brûlé. Comme les jambes sortaient du bûcher, elles furent hachées en morceaux.

« Mise en goût par ces atrocités, la foule retourna à la prison et demanda qu'on lui livrât un autre nègre ; mais cette fois les assaillants furent reçus par le feu des hommes de police, qui en blessèrent plusieurs, quelques-uns très grièvement.

« Cinq nègres furent fortement maltraités par la populace avant que l'ordre pût être rétabli. »

La populace est, naturellement, composée des bons négriers catholiques qui les excèdent contre les noirs en Amérique comme ils les excètent contre les Juifs en Russie. Le père Le Doré l'a dit : « il faut du sang, toujours beaucoup de sang, aux curés et aux moines catholiques. »

A Wilmington, 5.000 citoyens américains non contents d'obtenir la liberté d'un nommé Arthur Carwel, accusé d'avoir lynché un nègre, l'ont porté en triomphe, après avoir pillé le quartier noir, jeté des nègres en bas des tramways ou foulé publiquement ces malheureux aux cris de : « Lynchons les nègres ! »

« Là encore nous pourrions assister impas-

sibles à un pareil spectacle, quoique ça ne sera pas très généreux, mais à une condition, cependant, c'est que les Américains nous laissent tranquilles chez nous. C'est ainsi que leur ignoble exemple de lâcheté vient de provoquer un double lynchage à Avesnes.

C'est ainsi que sur la dénonciation de M. Vanderbilt, milliardaire, il s'est trouvé à Paris un magistrat qui a fait jeter en prison deux citoyens sans l'ombre de délit ni de preuves de culpabilité. Ça, ça dépasse tout de même un peu les bornes des choses permises, et l'on pourrait peut-être avertir timidement les Américains milliardaires qu'ils n'ont pas le droit de commander à notre magistrature pour rétablir l'esclavage chez nous !

Mais voici le bouquet : Toujours comme dans les conventions, les lois, des habitudes ! Mais les vivants aussi doivent être délivrés et voici que la haine illumine à nouveau les yeux du poète. « C'est assez de dépasser l'espérance » s'écrie-t-il. Et son courage, un instant amollie, refléter plus ardent. Et le voilà qui fonce, tête perdue, sur les vieilles idoles, qui saccage les principes surannés.

« Nous marchons à travers tous les vieux pré-jugés, n Comme des chemineaux parmi les champs de blés. »

Et, au-delà du présent, parmi les brumes, Lericolais nous désigne le blanc chemin qui nous conduira à la cité meilleure. C'est l'individu conscient, ayant rejeté toute croyance en un au-delà mensonger, qui jette bas les oppressions et libéré à jamais, prétend vivre la vie, la vie entière, pleine, dans l'harmonie des choses et sous le regard du ciel très pur.

Ces cantiques d'espérance et d'allégresse, après les imprécations et les cris superbes de haine Sur les sommets, *Germinal*, *Vers l'Avenir*, achèvent le volume, apportant au lecteur un réconfort bienfaisant.

Et nous ne saurions mieux exprimer notre joie à Lericolais, de voir enfin surgir un poète parié de mières chercheurs de sonorités rares et de bizarres notations, en lui disant combien furent nos nôtres ses haines et ses dégoûts, et notre aussi, son immense espoir d'un demain meilleur.

Victor Méric.

## AGITATION

NICE

La semaine dernière nous conduisions à la gare la dépouille de notre camarade Louis Malaguin. Une foule d'amis suivait, et le drapeau rouge largement déployé circulait dans les rues sans que la police osât intervenir. Depuis, il semble que les policiers assassins de Malaguin, veulent prendre leur revanche. Mettant à profit la grève des employés de tramway et quelques renversements de voitures, ces brutes se mirent à taper et à assommer les travailleurs. Cela dura plusieurs jours.

Dans la nuit de mercredi à jeudi, comme il y avait manifestation, la police se précipita sur la foule et fit feu dans le tas. Une centaine de coups de feu ont été tirés. Revolts par ce spectacle, des gens se montrèrent aux fenêtres, criant à la police : « Assassins ! Lâches ! Tas de brutes ! » Ivores de fureur et de sang les policiers se vengerent sur les passants inoffensifs, arrêtant indistinctement quiconque se trouvait sur leur passage. Deux cents arrestations ont été opérées dans ces conditions. C'est à peine si sur ce nombre il réussit à réunir une demi-douzaine de grévistes.

Parmi les nombreux blessés, un jeune homme de 16 ans, Ernest Rossi, atteint d'une balle dans le dos, est mourant à l'hôpital.

Les grévistes, cependant, ne demandaient pas grand chose. Conformément à la loi, ils revendiquaient le droit de se syndiquer. Chose curieuse : dans ce conflit, c'est la Compagnie qui se déclare contre la loi et les travailleurs au contraire, qui se réclamaient d'elle.

Derrière les policiers assassins il y a des responsables à établir. MM. Honoré Sauvan, maire ; Randon, adjoint ; Baissière, commissaire de police ; et le nommé Anziani qui commanda le feu et ajouta : « Foutez-moi toutes ces crapules dans le Paillon ! » Tous ces messieurs sont francs-maçons et chevaliers de la Légion d'honneur. Il faut mentionner aussi le directeur de la Compagnie, un M. Lemonnier, qui osait dire : « Avec une baguette de deux sous je me charge de faire marcher tous les Nîçois. »

Les travailleurs nîois sauront se souvenir de ces menaces et de ces attentats. Les choses n'en resteront pas là. Les victimes de la police et de messieurs les capitalistes trouveront avant peu des vengeurs.

NEUVILLE

Ce qui se passe en ce moment dans la région de Cambrai est d'un odieux tel qu'il rappelle les abus d'autorité et les actes de tyrannie d'une époque abolie. Depuis très longtemps on n'avait pas constaté faits semblables et l'on n'en croyait pas le relatif possible.

On le sait par la *Voice du Peuple* qui a exposé très simplement cette affaire. Trente-neuf travailleurs, tous socialistes et syndiqués, ont été arrêtés et incarcérés d'incendie volontaire et de pillage en bande et à force ouverte. » Dans quelques semaines, ils doivent comparaître devant la Cour d'Assises de Douai. Les peines qu'ils peuvent encourir varient de la mort aux travaux forcés et il faut se rappeler que le jury de Douai qui se compose de patrons et de gros propriétaires est célèbre par sa sévérité et son étrange dureté.

Retraçons les grandes lignes de cette monstrueuse affaire :

« En décembre dernier les ouvriers du tissage *Veuve Cayez et fils* (un nom à retenir) commencent une grève qui devait durer deux mois. Le dimanche 31 janvier, au cours d'une manifestation, les grévistes s'arrêtent devant la maison de *Bauquart*, neveu de la patronne, le conspuent et lancent quelques pierres. La même nuit, le feu punit dans cette maison. Naturellement on accuse les grévistes. Puis, tout le monde conclut à un accident et l'affaire paraît abandonnée.

« La grève, cependant, persiste. Le 1<sup>er</sup> mars l'usine rouvre, et le 8 avril les ouvriers exécutent leur grève. Le même jour, 70 d'entre eux, tous des syndiqués, sont renvoyés.

« Le lendemain, l'armée prend possession de *Veuve Cayez* et se loge chez les *Cayez*. Vingt-neuf ouvriers sont arrêtés. L'accusation est reprise. Parmi les arrêtés se trouve Charles Roy, l'organisateur du prolétariat neuillois. Le 16 mai, 12 nouvelles arrestations.

Il y a donc actuellement sous les verrous trente-neuf travailleurs en instance de bagne. La justice et le patronat se sont associés dans cette œuvre d'intimidation. Ils veulent, à tout prix, mater les travailleurs qui osent se syndiquer et former des revendications.

Reste à savoir si les travailleurs supporteront ces procédés et laisseront aboutir d'aussi criminelles manœuvres. Il faut qu'ils se lèvent en bloc pour protester et qu'ils s'efforcent par tous les moyens d'empêcher la condamnation de leurs camarades. Mais qu'ils ne tardent pas. Et, si par malheur, le patronat avait gain de cause en cette affaire, qu'il le sache bien, le dernier mot ne sera pas dit. Mme *Veuve Cayez* et les autres pourraient bien avoir à se repenter de leurs crimes.

LYON

La police continue à se distinguer. Après avoir réussi à expulser le malheureux Sauvageon, victime de l'autorité militaire et des médecins-majors qui, après l'avoir estropié, le jetèrent à la rue, elle s'en prend aujourd'hui à d'autres militants. Le crime de Sauvageon consistait dans la vente du *Manuel du Soldat*. Mais

« Car vous êtes pour nous les âpres Euménides »

« Qui ne lâchez pas l'Oreste pantelant... »

pour notre camarade Agrain, rien ne saurait justifier, légalement parlant, le zèle crapuleux de la police lyonnaise. Ce camarade, en effet, est muni d'un permis de colportage. Toutes les formalités légales sont parfaitement accomplies. Mais ce n'est pas la légalité qui peut embarrasser la police. A chaque instant Agrain est arrêté, brutalisé, conduit au poste, dépouillé de ses brochures et gardé des heures en prison.

Nous signalons cet état de choses aux camarades qui ne s'étonneront point sans doute de ces procédés, pas nouveaux, de la police.

## LE HAVRE

Il vient de se produire dans notre ville un fait qui démontre combien les capitalistes commencent à s'affoler devant la marche constante du prolétariat. Ne pouvant toujours s'opposer par la force aux grèves et aux révoltes, ils essaient maintenant de les enrayer par la corruption.

Le camarade Bidart ayant été pressenti par M. Mariotte qui lui offrait 2,000 francs, se rencontra avec plusieurs personnes à sa villa même et empocha 250 francs qu'il versa dans la caisse syndicale. Seulement, il négligea de remettre au sieur Mariotte, ainsi qu'il avait été convenu, les livres, cahiers, procès-verbaux, etc. Une tentative de corruption a été essayée également sur le camarade Manot.

Le truc ne vaut rien, messieurs les patrons. Il faut chercher autre chose.

## RUSSIE

La famine est toujours à l'ordre du jour. Malgré les déments officiels, la situation précaire des paysans ressort des correspondances publiées par les journaux russes, si muselés cependant par la censure.

Le « Pays du Nord » (Sieverny Kraï) parle de l'extrême dénuement des paysans de la partie N. E. du gouvernement de Vologda. « Les bestiaux manquent complètement de fourrage. Aussitôt la navigation ouverte, d'énormes quantités de foin comprimé sont envoyées au Nord du pays. La même disette fait émigrer vers le sud d'énormes paysans qui cherchent du travail en dehors de leurs résidences. De mémoire d'homme on n'a vu une si forte émigration d'ouvriers agricoles. »

La « Gazette russe » parlant du district de Kowtcha (gouvernement de Koursk) signale l'état des blets d'hiver qui empire de jour en jour; on craint que le seigle tardif ne manque cette année complètement.

La « Feuille de Nijegorod » trace de son côté un tableau très sombre : « Sur toute la vaste surface du district d'Ardatof, on n'entend que des plaintes et des gémissements : pas de blé, pas de fourages. De nombreux paysans sont partis pour aller mendier partout. Un grand nombre ont vendu jusqu'à leur dernière vache...

Parallèlement à la disette dans les campagnes, la crise industrielle se fait sentir à peu près partout. Le commerce subit un arrêt complet. Sauf les militaires qui partent pour l'Extreme Orient, on ne voit personne entrer dans les magasins. Jusqu'à ceux qui débitent des articles de première nécessité : épiciers, marchands de tabac, etc., qui déplorent l'absence des acheteurs.

Les établissements des petits industriels sont fermés depuis le commencement de la crise. Il y a une foule toujours grossissante de sans-travail.

C'est là un premier résultat de la guerre russo-japonaise.

## ESPAGNE

Miguel Artal, qui attenta le 12 avril à la personne de l'Inquisiteur Maura, vint d'être jugé la semaine dernière et condamné par les assises de Barcelone à 17 ans de bagne. Les mêmes juges condamnèrent le même jour, à 10 ans de bagne, un homme qui venait de tuer son frère. Une réflexion s'impose : il vaut mieux tuer son frère que de blesser Maura.

De même, si l'on songe à la condamnation de José Revillós (12 ans pour un article) on en vient à se dire que, pour une faible différence

de 5 ans, autant vaut manier le poignard que la plume.

— Le vaillant journal anarchiste *El Rebeldi*, vient de voir tous ses collaborateurs poursuivis et incarcérés. *Julio Camba*, acquitté tout d'abord par le jury, a vu cette décision déclarée nulle par le Tribunal et passera de nouveau devant les assises. Son crime est tellement odieux qu'il faut, à tout prix, obtenir sa condamnation. Mentionnons que Camba fut arrêté pour avoir écrit un petit conte suspect d'athéisme.

Mathos Hostench arrêté pour avoir, au milieu des gendarmes et des magistrats, salué le criminel Miguel Artal, va passer prochainement aux assises. Comme on ne pouvait le poursuivre par un « délit de sympathie », les autorités ont imaginé de le compromettre dans la lettre envoyée de Paris au président des jurés qui condamnent Artal. Ils n'ont pu trouver autre chose, mais, malheureusement, cela suffira pour entraîner la condamnation d'Hostench.

— Le pauvre Maura vit dans de perpétuelles inquiétudes. Non seulement il fait emprisonner les journalistes ou de prétextes complices de l'attentat contre lui, mais le voilà maintenant qui s'avise de faire procéder à des arrestations à tort et à travers. La police, en effet, vient d'arrêter un individu. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'une porteuse d'eau l'avait entendu dire qu'il voulait tuer Maura.

L'inquisiteur Maura prend des précautions tout à fait inutiles.

## ITALIE

On vient d'arrêter à *Benevento* un rasta comme on en trouve dans tous les « Cercles bourgeois », et qui sont très considérés quand ils réussissent. C'est un nommé Frédérico Collila qui a procédé à l'enlèvement d'une jeune fille et de quelques billets de mille.

Jusqu'à rien que de très ordinaire. Mais voilà que subitement, les journaux bourgeois ont fait une terrible découverte. Ils annoncent mystérieusement que ce rasta serait un dangereux anarchiste. La preuve, c'est qu'il est tatoué sur toutes les parties du corps. Il vient, du reste, de faire des aveux. Il était, paraît-il, désigné pour quoi ? Parce qu'une porteuse d'eau l'avait entendu dire qu'il voulait tuer Maura.

L'inquisiteur Maura prend des précautions tout à fait inutiles.

## PORTUGAL

La semaine dernière, à l'Hippodrome de Belém, un soldat est tombé victime de l'agression d'un galonné qui lui assena un coup de sabre sur la tête. Ce n'est pas la première fois qu'on signale un fait de ce genre.

Les galonnés sont les mêmes dans tous les pays.

## COMMUNICATIONS

Des camarades réunis salle Jules, lundi dernier, se sont mis d'accord sur la nécessité de publier un manifeste révolutionnaire. Ils prient les camarades partisans de cette propagande, de les aider, soit moralement, soit pécuniairement. Des réunions ultérieures auront lieu jusqu'au 8. Copies et fonds doivent être adressés au camarade G. Robinet, 19, rue Montorgueil, 19, Paris-2<sup>e</sup>.

*Libre entente révolutionnaire*. — Vendredi 1<sup>er</sup> juillet, à 9 heures, salle de l'*Union Bellevoilloise*, 67, rue Julien-Lacroix, 9, cité de Génés, réunion des camarades voulant participer au lancement du manifeste pour le 14 juillet.

*Jeunesse syndicaliste de Paris*. — Réunion le lundi 4 juillet, à 9 heures du soir, Salle B, des cours, Bourse du Travail, rue du Château-d'Eau, 3.

Causerie par le camarade Bergiat sur le mouvement ouvrier italien depuis l'internationale.

## PAROLES D'UN RÉVOLTE (P. Kropotkin)

	1 25	1 75
La Grève Générale révolutionnaire (E. Girault), couverture de J. Hénault.....	0 20	0 30
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire.....	0 10	0 15
La Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce.....	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault.....	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta).....	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure).....	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Girault).....	0 20	0 25
La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault).....	0 15	0 20
Un Anarchie (Malatesta).....	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta).....	0 10	0 15
L'immoralité du mariage (Chauffour).....	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de Ourthe).....	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationnalistes .....	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire .....	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat.....	0 10	0 15

## DIVERS

L'Anarchisme (Ellizbacher).....	3	3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette) .....	2 50	2 80
Les Soilloux du pauvre (Jehan Ricthus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein .....	3	3
Les Cantilènes du malheur (Jehan Ricthus) .....	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4).....	2 75	3
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) ; couverture de Steinlein.....	2	2 90
En Déhors (Zo d'Axa).....	0 80	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot.....	0 20	0
Véhémentement (poésies) (A. Veidaux) .....	1	1
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux) .....	1 50	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave) .....	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle) .....	0 10	0 15
Cards postales :		
Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault.....	0 50	0 60

## BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois) .....	3	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour) .....	3	3
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Dessalle) .....	3	3
L'Enfermé (Gustave Géfroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont) .....	3	3
L'armée contre la nation (Urbain Gohier) .....	3	3
Les prétoriens et la Congrégation (Urbain Gohier) .....	3	3 50
A bas la Caserne ! (Urbain Gohier) .....	2	3

*Union Bellevoilloise*. — U. P. du XX<sup>e</sup> arrondissement. — 9, cité de Génés (67, rue Julien-Lacroix). — Samedi 2 juillet à 9 h. du soir : Examens à propos de la situation faite à l'Ecole par le départ du local.

Vendredi 8 juillet, à midi : Expulsion du local.

*L'Aube sociale*, Université populaire, 4, passage Davy, au 50, avenue de Saint-Ouen (XVIII<sup>e</sup>) .

— Vendredi 1<sup>er</sup> : Collinot : Hypnotisme et suggestion ; Samedi 2 : Soirée mensuelle : 1<sup>er</sup> Conférence par Liard-Courtois (ex-forçat), « Après le bagnage » ; 2<sup>me</sup> Audition du poète Jean-Rictus dans ses œuvres. — Vestale obligatoire : 0 fr. 25. — Mercredi 6 : Conseil d'administration ; Vendredi 8 : Alget : Les affaires sont les affaires (d'Oct. Mirbeau) avec auditions.

*Congrès universel de la Libre Pensée* (Rome), les 20, 21, 22 septembre 1904. — Le congrès Universel de la Libre Pensée s'ouvrira à Rome le mardi 20 septembre prochain, à 10 heures du matin, dans la Salle des Fêtes du Collège Romain.

Les savants et les penseurs les plus illustres du monde entier, depuis Berthelot jusqu'à Bjornson, ont donné leur adhésion et promis leur concours.

La Commission permanente d'organisation pour la France va publier incessamment le Programme.

Le bureau de la Commission est ainsi composé :

Président : Petitjean ;

Vice-Présidents : Mlle Bonnevia, présidente de la Ligue du Droit des Femmes ; Allemane ;

Secrétaire : Emile Chauvelon, professeur agrégé de l'Université.

Secrétaire : 63, rue Claude-Bernard, Paris (5<sup>e</sup> arrondissement).

## L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

Université populaire du 18<sup>e</sup>

FONDÉE EN 1898

41, rue de la Chapelle, 41 (à gauche dans la cour)

JUILLET 1904

CONFÉRENCES A 8 h. 1/2

Samedi 2. — **Albert Chenevier**. — Gouvernement direct et gouvernement représentatif.

Mercredi 6. — Thé intime, discussion sur les questions d'actualité.

Samedi 11. — **Daniel Halévy**. — Histoire politique de l'Eglise (V), le trône et l'autel (publications de « Pages Libres »).

Mercredi 13. — La réunion n'aura pas lieu.

Jeudi 14. — Fête annuelle ; Compte rendu moral et financier, tirage de la tombola. Partie littéraire et musicale, BAL (Entrée 0 fr. 25 dont droit à un billet de tombola).

Samedi 16. — **Har Ryner**, homme de lettres. — Alfred de Vigny.

Mercredi 20. — **André Spire**. — Histoire de la Poésie Française (IX) : Molière (II).

Samedi 23. — **G. Bessière**, avocat à la Cour. — La Congrégation hospitalière et charitable : son but, ses œuvres.

Mercredi 27. — Soirée Musicale et Litéraire.

Samedi 30. — **Paul Kastory**. — L'art est le meilleur document (avec projections).

COURS A 8 h. 1/2 DU SOIR

Le mardi. — Cours d'Allemand par **Mme Léopoldine**.

Le jeudi. — Cours de diction par **M. Jelmo**, du Théâtre Antoine.

Dimanche 3. — Visite au Salon de l'Ecole Française. Rendez-vous Serres au cours La Reine à 9 h. 3/4. Causerie par **L. Brunsteaux**.

Dimanche 10. — Visite à l'exposition des « Primitifs Français ». Causerie par **L. Brunsteaux**. Rendez-vous, pavillon de Marsan (Louvre), à 9 h. 3/4.